

alors, surtout la nuit : trois matelas pour six, ni draps ni oreillers ; nos sacs de voyage, nos hardes et même nos pauvres robes remplaçaient la plume. Chacune se drapait dans sa couverture et on s'endormait, tous les pieds convergeant vers le point central de la tente, et les têtes dans la circonférence du cercle. Quand tout le monde étaient couché, pas moyen de se remuer sans déranger toute la colonie. Le matin après la pluie, la toile de la tente était si fort rétrécie qu'il était impossible de sortir sans aide du dehors, ou du moins sans beaucoup de difficulté, en se faufilant par une étroite ouverture à grand renfort de muscles.

D'autres fois, c'était le bois qui manquait. Nos Indiens avaient peur d'être tués et refusaient de faire leur besogne. Un matin, il ne nous restait qu'un seul morceau. Avec ce précieux fragment, il nous fallait faire de deux choses l'une : ou le brûler pour faire du pain d'autel et nous passer d'aliments chauds, ou bien nous passer de pain d'autel et faire la cuisine avec notre bois. Nous choisissons la première alternative, cela se comprend.

Puisque j'ai incidemment touché le chapitre de la nourriture, il faut que je vous dise qu'elle était plus que frugale. Nous recevions du gouvernement des rations de pain et de viande. Au commencement elles étaient suffisantes, mais peu à peu elles devinrent plus maigres et, pendant plus de deux mois, se réduisirent, par personne, à un quart de livre de viande, bœuf ou cheval, et quelle viande ! quatre onces de pain, de maïs ou de biscuit, une pincée de sel, une cuillerée de café ou de thé. Le café n'était pas l'article que vous connaissez : c'était tout simplement du blé indigène grillé et moulu. Pourtant la Sœur chargée faisait des merveilles avec ce pauvre matériel ; parfois on se demandait, en dégustant ses ragoûts, où donc elle avait pu trouver les ingrédients nécessaires. Comme le pain était la chose du monde qui nous manquait le plus, elle s'évertua à en faire avec de la farine et de l'eau, et le cuisit sous la cendre. Vers Noël, les provisions que nous avions apportées manquèrent tout à fait. Ajoutez à cela que le stock assez considérable de comestibles, que nous avions laissé au couvent et sur lequel nous comptions, nous fut volé.

(A suivre.)